

**2** 013 est le centenaire de la mort de Lucie Baud. Révoltée de la soie. Une héroïne discrète, oubliée de ses contemporains, et qu'une historienne, Michelle Perrot, spécialiste du travail et des femmes\*, s'est efforcée de tirer des oubliettes injustes du temps. Cette ouvrière de la soie, syndicaliste, était une femme du peuple, solide, maman de deux fillettes et veuve d'un garde champêtre de Vizille (Isère) de 20 ans son aîné. Il a fallu remonter le temps et se lancer dans une véritable reconstitution « policière », confie l'auteure, avec, pour tout trésor, deux indices : un article publié par le Mouvement socialiste en 1908, signé de Lucie Baud (notre encadré) et une photo fournie par son petit-fils adoptif, André Robert-Mottin, qui n'était pas certain qu'il s'agissait bien là de sa grand-mère ! « *C'est une photo qui m'a fait beaucoup réfléchir et rêver*, poursuit Michelle Perrot. *C'est une femme d'environ 35 ans tout au plus, qui, selon nos critères, en paraît beaucoup plus* » ; jeunesse confisquée.

**Une véritable héroïne**

Premier contact avec cette « *passionaria* » oubliée... Lucie

**LUCIE BAUD  
OUVRIÈRE  
DE LA SOIE  
ET SYNDICALISTE  
1870-1913**

**Une  
authentique  
héroïne !**



D.R.

**Lucie Baud, née en 1870, a fait des choix qui ne sont pas courants à son époque et dans son milieu. Elle est l'une des premières syndicalistes françaises, « ex-secrétaire du Syndicat des ouvriers et ouvrières en soierie de Vizille ».**

Baud, née en 1870, a fait des choix qui ne sont pas courants à son époque et dans son milieu. « *Elle ne se marie pas comme on se marie, elle revendique comme on ne revendique pas, elle écrit comme les femmes n'écrivent pas... Ce qui fait d'elle une authentique héroïne et un personnage romanesque !* » En effet, soudainement après la mort de son mari, en 1902, elle crée le pre-

mier syndicat de Vizille. Elle est même déléguée au 6e congrès national ouvrier de l'industrie textile à Reims en 1904. Seule femme dans une assemblée d'hommes qui la saluent.

**Industrie de la soie**

Dans ces usines de la soie, les journées de travail durent douze heures. Les femmes sont debout devant les métiers et surveillent le bloc-navette. Les patrons y introduisent de nouvelles techniques plus performantes qui augmentent les cadences. Les salaires baissent, le personnel est réduit. C'était un travail fatigant. On s'y coupait les doigts et il arrivait que la navette saute et blesse mains et visages. Les conditions de vie étaient dures, les repas rudimentaires et l'on y rencontrait ces immigrées italiennes à qui l'on reprochait souvent d'être pieuses, sales et de briser les grèves, « *ce que Lucie ne pensait pas du tout* », précise Michelle Perrot.

En 1905, Lucie lance la grève.

Leader, présidente du comité de grève, trésorière du comité de soutien, interlocutrice du patronat et de la presse, elle organise aussi des « *soupes communistes* » dont elle parle fièrement dans cet article dont on ne sait pas si elle l'a écrit directement ou avec l'aide ou l'entremise d'un journaliste. Mais la grève est une impasse. Renvoyée, elle s'installe, plus loin, à Voiron et participe à une autre grève qui coïncidera avec le 1er mai historique de 1906. L'atmosphère en France est à la « *grève générale* », les revendications principales de la CGT sont la journée de 8 heures et le tarif unique. Mais cette grève échoue aussi... En septembre de cette même année, on retrouve Mme Veuve B. « *baignant dans son sang* ». Chose peu courante, elle s'est tiré trois balles de revolver dans la bouche qui lui fracassent la mâchoire. Elle évoque des « *chagrins de famille* ».

**Reproches**

« *Lucie est veuve, il faut qu'elle travaille pour élever ses deux fillettes, on lui reproche probablement ses engagements...* », explique Michelle Perrot. Malheureusement, on n'aurait peut-être pas eu le même intérêt pour elle si elle n'avait vécu cette vie tragique ! Mais déjà à Voiron, une place vient d'être inaugurée à son nom. C'est son drame qui donne son sens au titre du livre, « *Mélancolie ouvrière* ». « *Aujourd'hui, encore, on peut comprendre ce sentiment de mélancolie*, conclut l'auteure. *L'inquiétude, l'angoisse, la peur de perdre ses instruments de travail... C'est mélancolique de penser que l'on est sans avenir, que les combats que l'on mène débouchent aussi sur des échecs. Tout cela, encore aujourd'hui, fait écho à la vie de Lucie Baud !* » <>

Pierre Luton

**« 80 coups à la minute »**

« *Je suis entrée comme apprentie chez MM. Durand frères, au Péage-de-Vizille, au commencement de 1883. J'avais alors douze ans. Il y avait, à cette époque, dans l'usine, environ 80 tisseuses. On y travaillait 12 heures, et quelquefois 13 et 14 heures par jour ; les métiers battaient 80 coups à la minute (...). Cela dura jusqu'en 1902 où les ouvriers se réveillèrent enfin et s'organisèrent en syndicats, avec le concours de militants syndicalistes de la bourse du travail de Grenoble. Alors ce furent des cris incessants du côté du patronat (...).* » Lucie Baud, ex-secrétaire du Syndicat des ouvriers et ouvrières en soierie de Vizille (Isère).

\* « *Mélancolie ouvrière* » Michelle Perrot, Éditions Grasset, 11 euros.